



CHRISTOPHE BORTELS

Luc de Brabandere

Philosophe.

■ Tout le monde est d'accord pour affirmer que la fleur artificielle n'est pas une fleur. Mais pourquoi dire alors de l'intelligence artificielle que c'est de l'intelligence?

Une fleur artificielle n'est pas une fleur

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

Commençons par une observation. Il y a 150 ans, le mot intelligence était utilisé au singulier. A cette époque, être intelligent se résumait à être bon en logique et en mathématique. C'est alors qu'est né le quotient intellectuel supposé mesurer notre capacité à penser. Ce QI est resté longtemps la référence, même si Einstein disait déjà: "Si vous jugez un poisson à sa capacité de grimper à un arbre, il passera sa vie à croire qu'il est stupide."

Heureusement depuis plusieurs dizaines d'années, le mot intelligence a été mis au pluriel, car il est admis que différentes formes d'intelligences existent, et qu'on ne peut les classer par ordre d'importance.

Mais que constate-t-on aujourd'hui? Patatras, la tempête numérique a fait s'envoler le "s", et voilà le mot intelligence remis au singulier! Pire encore, on conjecture que cette intelligence redevenue unique pourrait être rendue artificielle! Comme disait Coluche: "Mais jusqu'où s'arrêteront-ils?"

Bien sûr que non, il n'y aura jamais d'intelligences artificielles, la seule qui sera un jour entièrement sur les machines sera paradoxalement sa forme logico-mathématique qui seule importait il y a 150 ans!

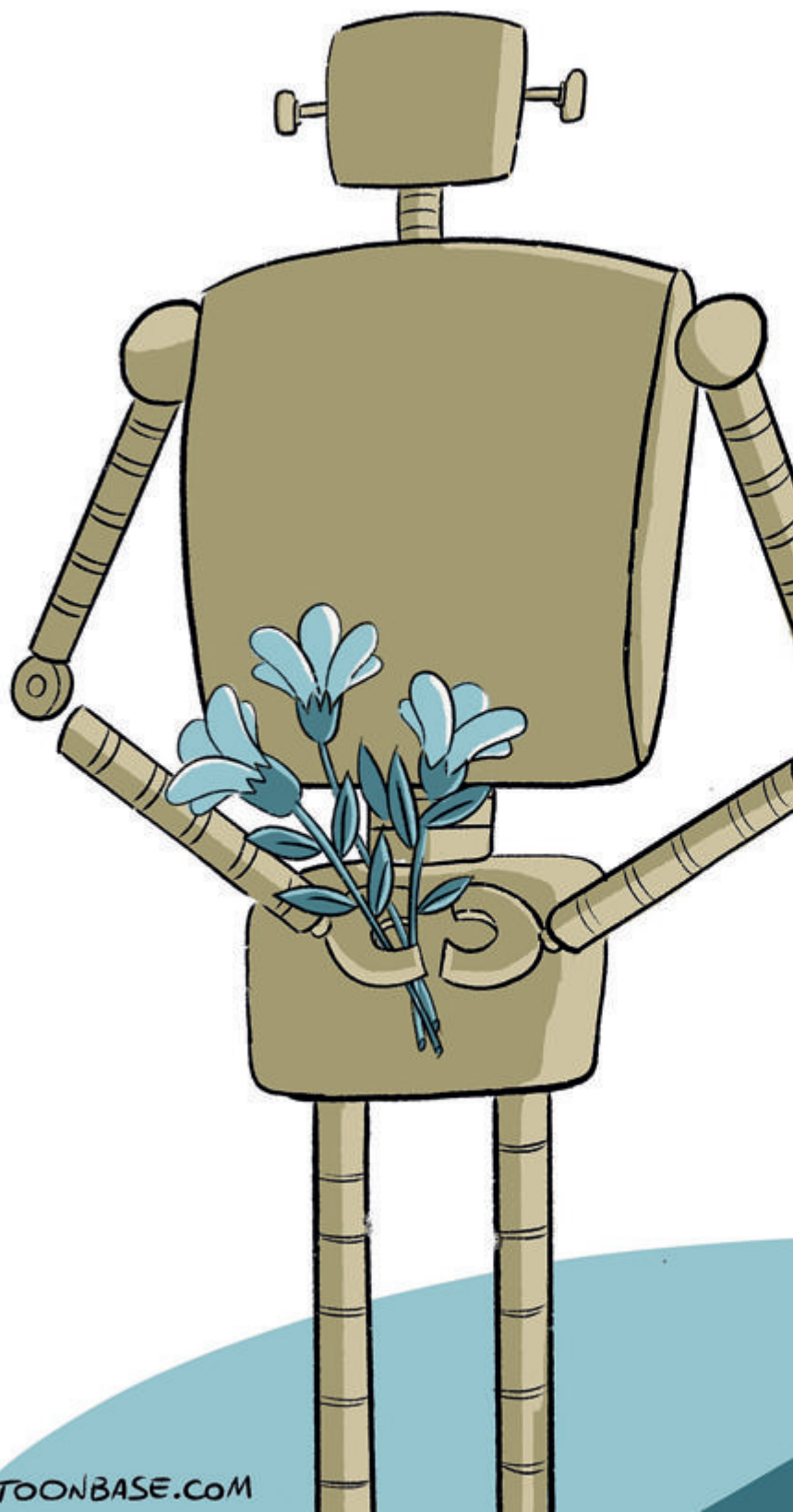
Imaginez un robot face à un paysage à qui l'on demande de répondre à une simple question: "Que vois-tu?" Que va-t-il répondre? Il allongera une liste interminable d'objets et de choses que sa pseudo-intelligence lui aura appris à reconnaître. Mais il ne pourra synthétiser, résumer ce qu'il a

sous les caméras, ni dire ce que cela lui évoque. Si on lui demande en plus "Est-ce que c'est beau?", il ne répondra jamais: "Non, je trouve cela plutôt moche." Parce que les mots "je", "plutôt" et "moche" sont improgrammables. Seul le mot "non" l'est!

Imaginez un musicien qui achève l'écriture de son concerto. Peut-il demander à un ordinateur si sa composition est terminée? Non bien sûr, il n'y a pas et il n'y aura jamais d'algorithme pour dire qu'une œuvre d'art est finie. Imaginez un écrivain qui est arrivé au bout de son roman. Peut-il demander à un ordinateur le titre le plus accrocheur? Non bien sûr. La machine proposera une liste interminable de possibilités basée sur la fréquence de certains mots ou situations. Mais elle ne pourra pas choisir le titre qui fera la différence, car tous les auteurs le savent bien, un titre résulte d'une intuition fulgurante. C'est un coup de cœur et une grande joie, on sent que c'est le bon mais on est incapable d'expliquer le raisonnement sous-jacent. Et personne ne pourrait donc le programmer.

La distance à la règle

Kant disait: "Le bois dont l'homme est fait est si courbe qu'on ne peut rien y tailler de tout à fait droit." Tout le problème est là. Nos émotions sont sinueuses, nos intuitions sont volatiles et nos valeurs sont souvent en contradiction, alors que la programmation est binaire et les algorithmes sont froids.



CARTOONBASE.COM

La Justice n'est-elle pas cette institution infiniment humaine qui autorise de prendre une distance par rapport à la règle? Un ordinateur peut comprendre le mot "correct", mais pas le mot "juste".

Imaginez un jeu élémentaire qui se joue en un coup, avec deux joueurs A et B, et une seule règle.

A reçoit 100 euros qu'il doit partager avec B, mais si B refuse la répartition de la somme, ni A ni B ne reçoivent un centime. Rationnellement, mathématiquement, A devrait proposer un euro et B devrait accepter, puisque pour

ce dernier, un euro est mieux que rien du tout. Mais B refusera évidemment, tout comme un serveur refuserait un tout petit pourboire qu'il juge insultant. Mais A ne proposera pas non plus 50/50, car ce partage ne refléterait pas l'avantage qu'il a au départ, celui d'avoir l'argent en main. Comment modéliser cette transaction? Nous ne sommes pas des machines, nous avons notre fierté, nous sommes habités par d'étranges sentiments comme la jalousie ou l'envie, et le plus sou-

Un ordinateur peut comprendre le mot "correct", mais pas le mot "juste".

vent le partage auquel aboutit cette expérience est proche de 65 pour A et 35 pour B.

Les règles sont droites et, en plus, souvent se contredisent.

Rappelez-vous. Enfant, on vous disait qu'il fallait dire la vérité. Très bien. Et on disait qu'il fallait être gentil. Très bien aussi, cela

semblait être deux bonnes règles du vivre ensemble. Mais aujourd'hui, quand vous êtes invitée à une soirée à laquelle vous n'avez aucune envie d'aller, que faites-vous? Vous vous souvenez de la première règle et vous appelez en di-

sant que vous êtes désolé mais que cette soirée vous ennuie? Non, vous privilégiez la deuxième règle, et vous dites que vous n'êtes pas libre. Mais quelle est alors la règle qui établit la priorité entre les règles?

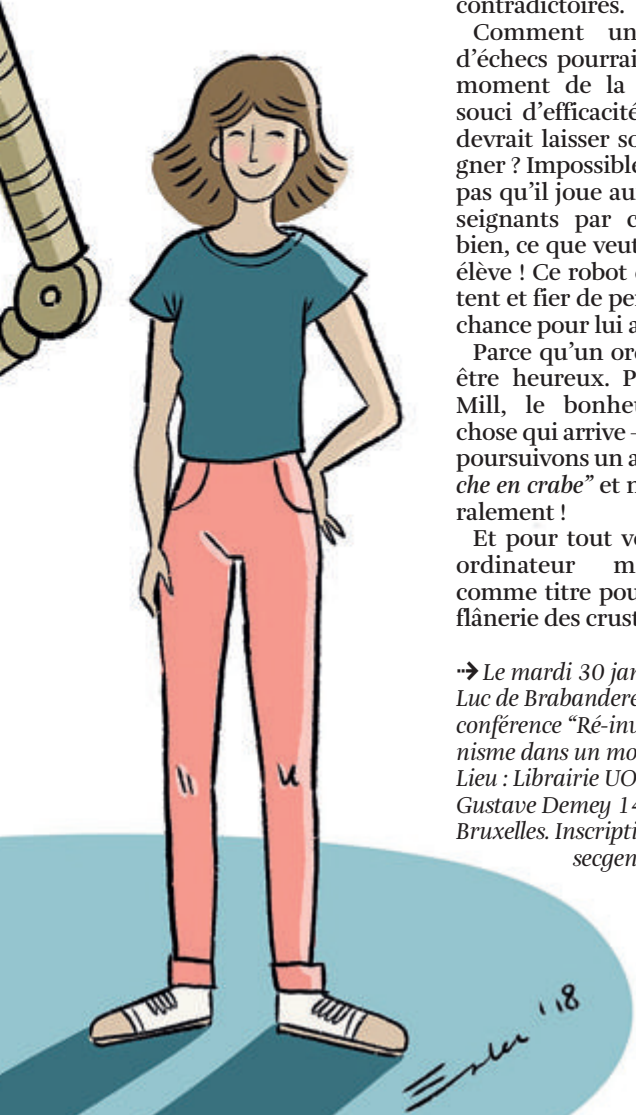
C'est toute la différence entre la morale et l'éthique. La première est programmable car elle applique des principes qu'on peut énoncer. La deuxième non, car elle échappe à la logique et à ses lois. L'éthique se retrouve souvent coincée entre deux injonctions contradictoires.

Comment un robot joueur d'échecs pourrait-il réaliser à un moment de la partie que, par souci d'efficacité pédagogique, il devrait laisser son adversaire gagner? Impossible, il ne sait même pas qu'il joue aux échecs. Les enseignants par contre le savent bien, ce que veut dire motiver un élève! Ce robot devrait être content et fier de perdre, mais bonne chance pour lui apprendre cela!

Parce qu'un ordinateur ne peut être heureux. Pour John Stuart Mill, le bonheur est quelque chose qui arrive – parfois – si nous poursuivons un autre but. Il "marche en crabe" et ne vient que latéralement!

Et pour tout vous avouer, mon ordinateur m'avait suggéré comme titre pour cet article: "La flânerie des crustacés"!

→ Le mardi 30 janvier à 19h30, Luc de Brabandere donnera une conférence "Ré-inventons l'humanisme dans un monde numérique?"
Lieu : Librairie UOPC - Avenue Gustave Demey 14 - 16 à 1160 Bruxelles. Inscription : secgen@adic.be.



OPINION

Plus de suivi aveugle des marchés

■ Les maîtres mots de l'année boursière 2018 seront une gestion active et flexible.

Marc Danneels

Chief Investment Officer (Beobank).

L'année 2017 aura été, pour les investisseurs, une année où toutes les prévisions auront été déjouées. Les risques politiques tant redoutés en Europe auront ainsi finalement à peine perturbé les bourses. Outre-Atlantique, la politique du président Trump a provoqué moins de remous que prévu sur les bourses. Et alors que les pays émergents étaient encore dépeints en début d'année comme les victimes toutes désignées de la politique protectionniste de Trump, ils se sont profilés ces derniers mois comme les marchés les plus performants dans le monde.

La position de départ des marchés financiers présente cette année 2018 de nombreuses similitudes avec la situation de l'année passée. Comme il y a un an, les bourses sont soutenues par d'excellents chiffres de croissance (encore revus à la hausse récemment), des indicateurs macroéconomiques positifs et une évolution économique synchronisée dans les principales régions du globe. L'inflation historiquement faible était elle aussi déjà présente fin 2016.

Deux différences importantes ressortent toutefois par rapport à la situation il y a un an. Pour commencer, les bourses sont d'une manière générale relativement chères suite à la hausse des cours tout au long de l'année écoulée. En termes de valorisation, les bourses d'Europe et des principaux pays émergents sont aujourd'hui plus ou moins au même niveau que leur moyenne des 25 dernières années. Les actions américaines sont même déjà bien au-dessus de cette moyenne. Deuxième différence, la tendance indéniable à la normalisation de la politique monétaire des principales banques centrales. Pour la Réserve fédérale américaine, cela a commencé l'année passée avec plusieurs hausses de taux successives. La Banque centrale européenne n'en est pas encore là, mais la pression à la hausse sur les taux augmente aussi progressivement.

Ces deux facteurs montrent que nous nous dirigeons progressive-

ment vers un stade avancé du cycle économique, surtout aux Etats-Unis. D'où la nécessité d'opter plus que jamais aujourd'hui pour des solutions d'investissement à gestion active et flexible. Dans le contexte actuel, le sentiment des investisseurs est en effet à ce point euphorique que le moindre contretemps, comme des prévisions économiques décevantes, une accentuation des tensions (géo)politiques... pourrait provoquer une réaction disproportionnée sur les marchés.

Il sera donc crucial pour les investisseurs en 2018 de ne pas investir dans un indice de marché – relativement cher – et d'opter plutôt pour une gestion active en association avec une stratégie d'investissement sélective pour être parfaitement armés contre ce risque accru de volatilité sur les marchés financiers. Au niveau des actions, les actions européennes conservent une certaine marge de croissance. Les actions japonaises bénéficient actuellement d'une tarification attractive et les pays émergents sont également bien positionnés pour poursuivre sur leur lancée de 2017.

Mais, plus important encore que la région, il s'agira en 2018 de sélectionner les bonnes entreprises. Même si nous observons un début de normalisation de la politique monétaire des banques centrales, les obligations restent une composante importante de tout portefeuille pour amortir les chocs éventuels. Cependant, la manière dont il faut investir en obligations a considérablement changé, puisqu'il s'agit désormais d'investir dans des fonds d'obligations à gestion active capables de saisir de manière très tactique les opportunités qui subsistent dans certains segments obligataires comme les marchés émergents, et de mettre également à profit de manière optimale les différences de taux à court et long termes dans différentes régions.

Une telle approche permet dans le même temps de contrôler les risques qui existent incontestablement lorsque l'on investit dans des obligations, comme la sensibilité aux taux et le risque de crédit.